

PETIT TRAITÉ DE MYTHOLOGIE CELTIQUE

PARTIE 2 : LE BESTIAIRE

CHAPITRE 3 : LES ÉQUIDÉS

Bernard ROBREAU



Cheval domestique (cl. B. Robreau)

CHAPITRE 3

LES ÉQUIDÉS

Le cheval est un animal eurasiatique qui n'était pas présent en Amérique et en Afrique noire avant l'arrivée des Européens. Son rôle mythologique est en revanche certainement ancien en Europe où il figure dans le bestiaire des cavernes ornées du Paléolithique supérieur. Mais à cette époque sa signification y était sans doute très différente puisqu'il s'agissait d'un gibier. Dans la mythologie celtique, le cheval joue un rôle important et il apparaît fréquemment dans les témoignages iconographiques protohistoriques et antiques aussi bien que dans les textes gallois ou irlandais. Mais l'animal a certainement changé de statut car sa domestication lui a donné une valeur exceptionnelle, notamment dans le domaine guerrier (chars de guerre puis monture). Il est aussi un moyen de transport qui a révolutionné l'amplitude des mouvements de population et aussi de l'administration d'un territoire. Il est l'animal qui permet la mise en place de vastes royaumes et de grands empires.

De l'aspect psychopompe du cheval

Il peut paraître curieux d'associer oiseaux et chevaux, deux animaux a priori si différents. Mais ce regroupement, qui s'explique probablement par la rapidité du mouvement du cheval qui paraît voler au-dessus du sol, est dicté aussi bien par la mythologie galloise qui évoque les oiseaux de Rhiannon, cette divinité cavalière bien proche de l'Epona gauloise, que par un texte irlandais qui constitue une sorte d'encyclopédie médiocrement christianisée de la pensée celtique : *La langue toujours renouvelée* (« *Teanga Bithnua* »). Au §7, la description des sept cieux signale en effet :

Un ciel lumineux, brillant, qui éclaire la lune, modérant les astres entièrement. Un ciel humide au-dessus de celui-là avec une multitude d'anges et d'archanges qui modèrent le vent. Un ciel froid, glacé, au-dessus de celui-là et sa couleur est plus bleue que toute couleur et il est sept fois plus froid que la neige et c'est en lui qu'est la demeure du soleil et il y a deux cieux brillants après celui-là, au-dessus, d'où vient l'éclair et qui portent le tonnerre vers le ciel des saints. Le ciel supérieur des saints au-dessus de tous

Le tarpan serait un des ancêtres sauvages du cheval . Cette race sauvage est éteinte, mais a été reconstituée par un scientifique polonais (cl. B. Robreau).



ceux-ci, plus haut que tout ciel, est ainsi : lumière du soleil avec les chants d'ange et d'archange autour de ce septième ciel-là et ce n'est pas seulement cela, mais c'est ainsi qu'est le ciel, et sept mille anges avec des formes de cheval et d'oiseau, d'un éclat rouge autour du ciel et une seule étoile les enferme en rond autour du monde comme la forme des enceintes que nous avons dites auparavant. Et il y a donc des dragons avec des souffles de feu dans les enceintes du septième ciel et ils entourent le ciel supérieur des saints...¹

La description n'est pas des plus limpides, mais elle lie les deux catégories animales en les assimilant chrétienement à des anges (et peut-être aussi à des dragons), c'est-à-dire des êtres qui voyagent entre ce monde et le ciel supérieur. Il faut sans doute rapprocher ces deux catégories animales de leur fonction funéraire. Oiseaux et chevaux sont en tout cas deux véhicules privilégiés permettant de se déplacer entre ce monde et l'Autre, situé au-delà de la mer.

Cette valence psychopompe du cheval remonte certainement à un chamanisme néolithique ou plus ancien encore. Dans les steppes d'Asie centrale, l'animal est un guide et un intercesseur pour celui qui doit se rendre dans un Autre monde. Le cheval du défunt peut être sacrifié pour que son âme guide le mort et la chair de l'animal partagée avec les chiens et les oiseaux, autres psychopompes. Dans l'Altaï, la selle et le cheval du mort sont déposés près du cadavre pour assurer au défunt son dernier voyage et l'aristocratie celtique de l'âge du fer se faisait volontiers inhumer avec un char.

En Irlande, Lugh, le grand dieu suprême, possède deux véhicules qu'il tient de Manannan, le dieu de la mer et de l'Autre monde : Sguaba Tuinne, une barque, et l'Unique Branche, un cheval *aussi rapide que le vent froid et nu du printemps, aussi beau que la terre et la mer et dont le cavalier n'était pas tué sur son dos*. Le même texte, *La mort tragique des enfants de Tuireann*, mentionne aussi les deux chevaux et le char de Dobar à qui *la mer et la terre conviennent également et il n'y a pas de chevaux plus rapides et plus forts qu'eux... Aussi souvent qu'on les tue, ils restent entiers, dans la même forme, pourvu qu'on en rassemble les os*.

Le cycle de Finn accorde au cheval les mêmes pouvoirs de communication avec l'autre monde. *La poursuite de Gilla le dur* met en scène un cheval décharné qui cherche à massacrer ses congénères et que les *fiana* tentent d'éloigner. Soudain, Gilla démarre à la vitesse du vent mugissant sur les montagnes *au milieu du mois de mars*, suivi par le cheval qui entraîne avec

1 G. Dottin, « Le *Teanga Bithnua* du Manuscrit de Rennes », *Revue celtique*, 24, 1903, pp. 388-389.

lui quatorze *fiana* sur son dos et un quinzième accroché à sa queue. Il se dirige vers le Corcoduibne (le sud-ouest maritime du Munster) où il s'enfonce dans les embruns de l'océan. Parti en bateau à la poursuite des fuyards, Finn parvient jusqu'à une île de l'Autre monde où Gilla le dur se révèle être un magicien du nom d'Abartach. Il rend ses hommes à Finn et, à titre de dédommagement, quinze des plus belles femmes de la Terre de Promesse. Dans le même cycle, Oisin aventuré dans l'Autre monde reçoit de Niamh un cheval magique quand il veut retourner dans sa terre natale. Mais il ne suit pas le conseil de ne pas poser pied à terre et tombe en poussière en touchant le sol d'Irlande.

Le roman arthurien *Erec et Enide* comporte, après une première partie où Enide reçoit la tête du blanc cerf, ce qui est un symbole de l'accession à la royauté, le long récit d'une chevauchée qui la mène en compagnie de son mari jusqu'au royaume de Brandigan où se trouve le clos des nuages, là encore une figure de l'Autre monde. Et on ne peut mettre de côté la signification du nom de la cavalière (le gallois *enaid* signifie « âme », « souffle »).

La *Navigation du coracle de Maelduin* constitue un de ces récits de voyage encore superficiellement christianisés entre notre monde et l'Autre. Certes le symbolisme animal y tient une grande place, mais le cheval et les oiseaux y tiennent un rôle essentiel. Les équidés apparaissent surtout en début de voyage (c. 2-18) où est concentré ce type d'épisode. Onze de ces dix-sept chapitres sont en effet dominés par l'action d'un animal, généralement monstrueux ou inquiétant, où l'on peut voir la forme d'un esprit guettant les navigateurs, ou plus exactement les âmes migrant vers l'Autre monde, pour les dévorer ou leur nuire. Parmi ces dix récits, le texte présente des fourmis de la taille d'un poulain (c. 2), de grands oiseaux sur lesquels les navigateurs s'interrogent pour savoir s'ils ne sont pas dangereux (c. 3), une bête monstrueuse semblable à un cheval (c. 4), des empreintes géantes de sabots de cheval associées à des débris de chair humaine (c. 5), une bête monstrueuse qui tourne en rond et jette des pierres sur le bateau (c. 8), des animaux semblables à des chevaux qui se battent sanguinairement en s'arrachant les flancs (c. 9), des oiseaux chanteurs (c. 18). Oiseaux et surtout chevaux semblent donc ici les animaux les plus considérables que l'on découvre sur les routes de l'Autre monde celtique et, au moins dans ce texte, les chevaux y paraissent plus inquiétants que les oiseaux.

La seconde partie du texte (c. 19-34) insiste moins sur les motifs animaux et nous nous dispenserons pour l'instant de les examiner, réservant pour plus tard le chapitre de la reine cavalière.



Statère d'or attribué aux Parisii, généralement décrit comme représentant un cheval surmonté d'un filet. Ce cerneur doit-il être rapproché du filet métallique qui enserre la colonne d'argent indiquant l'axe du monde dans La navigation du coracle de Maelduin ?

En Grande-Bretagne, Bran le Béni², dont le nom rappelle celui des navigateurs irlandais Bran, fils de Febal, et saint Brendan (en version très christianisée), monte une expédition où l'Irlande tient fort probablement le même rôle que l'Autre monde dans les *Navigations* irlandaises. On remarquera que le point de départ est une agression sur les chevaux du roi d'Irlande qu'Evnissyen défigure en leur coupant les lèvres au ras des dents, les oreilles au ras de la tête, la queue au ras du dos et les sourcils jusqu'à l'os. Pour l'indemniser, Bran lui fait cadeau d'un chaudron de résurrection que l'on peut considérer comme un équivalent de l'Autre monde où les âmes vont séjourner jusqu'à leur réincarnation suivante.

2 Voir la seconde branche du *Mabinogi* gallois (trad. Lambert, *Les quatre branches du Mabinogi et autres contes gallois du Moyen Âge*, pp. 61-76, ou trad. Loth, *Les Mabinogion*, 1913, t. 1, pp. 119-150).

Sa sœur, Branwen, accordée au roi d'Irlande, repart avec son mari mais l'outrage que ce dernier a subi a pour conséquence de mauvais traitements envers la nouvelle reine. Branwen dresse alors un oiseau, un étourneau, pour porter un message à son frère, ce qui déclenche une expédition des Bretons de Bran. Elle se révéla malheureuse, sept hommes seulement en revenant. Bran ordonna qu'on lui coupe la tête pour la rapporter à Londres et leur indiqua le chemin du retour, durant lequel ils devraient rester sept ans à banqueter à Harddlech pendant que les oiseaux de Rhiannon chanteront. Ces volatiles étaient au nombre de trois et leur chant laissait sans charme tous les autres. Les survivants partirent pour Penvro et ne se rappelèrent alors plus aucune de leurs souffrances passées, ni aucun chagrin. Ils ne s'apercevaient pas que le temps passait et les 80 ans où ils y séjournèrent ne leur parurent pas plus longs qu'une journée.

On a ici l'équivalent de ce que l'on trouve dans le récit de la *Navigation de Bran, fils de Febal*³, où, à leur retour, les navigateurs s'aperçoivent que de nombreux siècles se sont écoulés et que, s'ils tentent de débarquer, ils tomberont en cendres *comme s'ils avaient été en terre pendant de nombreux siècles*. Mais l'important réside dans le lien établi entre Rhiannon et les oiseaux chanteurs. En effet, Rhiannon signifie étymologiquement « la grande reine divine » et elle a des liens mythiques avec le cheval puisque, dans la première branche du *Mabinogi*⁴, le fils de Rhiannon est retrouvé en compagnie d'un poulain et qu'elle-même devait, en pénitence, porter sur son dos les voyageurs de passage. Depuis H. Hubert, on n'a cessé de la rapprocher de l'Epona gauloise et il semble que sa proximité avec les oiseaux chanteurs la désigne aussi comme la reine cavalière de l'Autre monde que nous verrons apparaître dans la *Navigation du coracle de Maelduin*.

En restant plus confiné au monde de l'archéologie gauloise et gallo-romaine, Fernand Benoît⁵ avait mis en correspondance la cavalière Epona avec les croyances touchant à l'Autre monde. Pour lui, le cheval semble une image du folklore indo-européen associée au monde des morts, le signe d'une abstraction qui suggère le voyage d'outre-tombe. À l'époque des Sévères, la stèle d'Eutychos, mort à l'âge de deux ans, représente l'enfant sur un cheval au galop conduit à l'empyrée par un aigle attaché au mors de la monture. La scène d'un cheval au galop chevauché par un immense rapace aux ailes déployées (avec le détail du passe-guides bien mis en évidence) et menacé par un monstre marin se lit déjà sur un statère d'or des Unelli du Cotentin à une période ancienne du monnayage gaulois⁶. Une autre pièce d'or armoricaine (B.N. 6931, peut-être également attribuable aux Unelli) montre un cheval surmonté d'un conducteur porteur d'une épée au-dessus d'un chaudron tandis qu'un maillet est projeté devant sa tête. Le maillet paraît symbolique de la mort⁷, le chaudron évoque la résurrection et il est bien possible que le cheval entraîne l'âme du guerrier défunt vers l'Autre monde. Les oreilles démesurées de la monture paraissent une antithèse aux oreilles coupées des chevaux du roi d'Irlande que Bran indemnise à l'aide d'un chaudron de résurrection.

3 Guyonvarc'h Ch.-J., « La navigation de Bran, fils de Febal », *Ogam*, 9, 1957, p. 309.

4 Trad. Lambert, pp. 36-56, ou Loth, pp. 81-117.

5 *Les mythes d'outre-tombe. Le cavalier à l'anguipède et l'écuyère Epona*, 1950 ; *L'héroïsation équestre*, 1954.

6 Duval P.-M., *Monnaies gauloises et mythes celtiques*, 1987, pp. 19-21.

7 *Ibidem*, pp. 30-33, où l'auteur donne explicitement au maillet le sens d'un symbole évoquant la force brutale et la mort.



Statère d'or au cheval androcéphale attribué aux Aulerques Cénomans

Le va-et-vient entre notre monde et l'autre, principalement à l'occasion des naissances et des morts, s'effectue, peut-être vaudrait-il mieux dire est codé, par l'irruption ou le voyage de chevaux ou d'oiseaux. Virgile, qui était né en Cisalpine, connaissait le motif des juments fécondées par le vent⁸, sans doute celui des enceintes supérieures de l'Autre monde enfermées par une seule étoile, sans doute la Polaire si l'on en juge par un passage d'Aristote (*Hist. anim.*, VI, 18) selon lequel les cavales crétoises affolées par le vent courrent toujours au nord ou au sud, jamais à l'est ou à l'ouest.

F. Benoît avait défendu l'aspect funéraire de l'Epona gauloise et avait signalé notamment le gonflement de son manteau au-dessus de sa tête sous l'action du vent sur ses représentations, en contradiction apparente de l'allure au pas de sa monture, le comparant au gonflement du voile des Néréides. Dans la première branche du *Mabinogi*, c'est du haut d'un tertre funéraire que Pwyll aperçoit, Rhiannon, la correspondante galloise d'Epona, apparaître sur la route juchée sur un grand cheval d'un blanc pâle qui semblait s'avancer d'un pas lent et égal. Mais lorsqu'un poursuivant accélérerait pour rejoindre la cavalière, plus il se hâtait, plus elle se trouvait loin en avant de lui. De même, *terre et mer étaient égales* pour l'Unique Branche de Manannan, la monture confiée par ce dernier à Lugh, ce qu'il faut comprendre comme sa capacité à passer de l'Irlande à cet Autre monde qu'est la Terre de promesse où se trouve, au-delà de l'océan, Manannan. Lugh aurait

8 Voir C. O. Tommasi, dans *Traditions indo-européennes et patrimoines folkloriques. Mélanges offerts à B. Sergent*, pp. 685-712.

par ailleurs inventé la monte équestre, les courses de chevaux et la fête qui porte son nom comportait des courses hippiques autour de la tombe de sa nourrice.

L'examen de l'épopée ulate mène aux mêmes conclusions. Nous disposons de plusieurs versions de la conception et de la mort du grand héros guerrier Cúchulainn (présenté comme un fils de Lugh), mais les variations, pour importantes qu'elles puissent paraître, importent assez peu si nous restons dans le domaine de la signification symbolique. Ici, le récit débute par l'arrivée d'oiseaux qu'il faut comprendre comme des messagers de l'Autre monde, arrivée qui se situe presque toujours en Irlande au moment de Samain. La version la plus archaïque sauvegarde l'idée que sa mère, Dechtire, est le cocher du roi Conchobar. Surtout, elle mentionne que la naissance de l'enfant s'accompagne de celle de deux poulains merveilleux à la porte de la maison. Ces deux-là seront les deux chevaux exceptionnels de Cúchulainn, le Gris de Macha (du nom d'une héroïne qui courait plus vite que les chevaux de Conchobar) et le Sabot Noir et ils constituent l'équivalent du poulain retrouvé en compagnie du fils de Rhiannon la nuit des calendes de mai dans la première branche du *Mabinogi*. Pour la mort du héros, nous retrouvons des signifiants assez proches. La version A présente dès son début une scène assez extraordinaire où le Gris de Macha tourne à trois reprises à gauche (le sens sinistre) devant Cúchulainn et verse de grandes et rondes larmes de sang, ce qu'il

L'Epona de Gannat au manteau gonflé par le vent (cl. J.-F. Bradu).



n'est guère difficile d'interpréter comme le présage, ou plutôt la prescience, de la mort du grand héros ulate. Et celle-ci survient au moyen d'une séquence de jet de trois javelots dont le premier tue Loeg, le cocher de Cúchulainn, le second atteint le Gris de Macha et le troisième transperce Cúchulainn qui doit s'appuyer contre un pilier tandis que des oiseaux viennent sur ses épaules. Quant au second cheval du héros, il s'enfuit avec la moitié du joug dans le lac Noir d'où il était venu et le lac se mit alors à bouillonner. Conall Cernach se met à la poursuite de Lugaid, le meurtrier de Cúchulainn, et on aurait dit *que tous les corbeaux d'Irlande sont au-dessus de lui*. Le cheval de Conall avait une tête de chien qui lui servait à tuer les hommes dans les batailles et il arracha un morceau de flanc à Lugaid avant que Conall prélève la tête. La naissance et la mort du principal héros ulate s'accompagnent significativement de l'arrivée et du départ de chevaux dotés de dons particuliers et, également, de la présence d'oiseaux.

Ici ces oiseaux semblent d'espèces différentes. Ce sont des corbeaux et des corneilles, oiseaux se nourrissant des dépouilles, qui accompagnent la mort et qui fournissent d'ailleurs le nom de voyageurs vers l'Autre monde (Bran « corbeau », Brendan « petit corbeau »). En revanche, les femmes, qui viennent visiter les héros de ce monde pour les attirer dans l'Autre en leur suscitant une maladie d'amour sont plus fréquemment d'une autre nature, hirondelle pour la Fand de *La maladie d'amour de Cúchulainn*, cygne pour Caer Ibormaith dans le *Rêve d'Oengus* où le fils du Dagda et elle-même quittèrent le Loch Bel Dracon *sous la forme de deux oiseaux blancs* pour gagner le Brug du Mac Oc, cane dans les légendes armoricaines de Tréhorenteuc et de Montfort-sur-Meu (sans doute à mettre en parallèle avec la statue-bateau à bec de cane des sources de la Seine), corneille blanche dans la version inversée (c'est le roi d'Irlande qui vient chercher Branwen) de la seconde branche du *Mabinogi*.

Epona, la maîtresse gauloise des équidés

D'Epona, nous ne connaissons pas directement les mythes. Bien qu'attestée dès l'Antiquité, elle présente une forme parmi les plus évoluées des déesses celtes liées aux équidés puisqu'elle apparaît en cavalière et non dans un contexte plus archaïque de courses de char comme la Macha irlandaise. Et, malgré son nom (« la divine équine »), elle n'est certainement pas une déesse à forme chevaline, plutôt une maîtresse des équidés. L'iconographie d'époque romaine la figure de diverses manières, mais toujours comme une jeune femme en lien avec des équidés.



Epona en cavalière (Musée d'Innsbruck, à gauche) et en maîtresse des chevaux (Budapest, à droite) (cl. J.-F. Bradu).

Elle peut être représentée montée en amazone ou à califourchon sur une jument, tenant généralement dans les mains une patère et une corne d'abondance ou bien à côté d'un cheval, plus rarement debout ou assise dans un fauteuil d'osier entre deux chevaux ou deux poulains selon un type d'origine proche-orientale évoquant une maîtresse des animaux qui est surtout trouvé sur le *limes* rhénan (et aussi à Salonique). Sur la statue du musée de Langres trouvée à Gourgon-le-Châtelet (Bayard-sur-Marne), elle tient un fouet, ce qui en fait une meneuse de chevaux. Quelques détails accessoires pourraient dériver de motifs mythiques qui lui étaient associés : présence d'un enfant nu à ses côtés, tenant lui-même patère et gâteau (Saintes, Espérandieu 1716) ; manteau (pèlerine festonnée ou *bardocucullus*), qui se déploie au-dessus de son épaule et du cheval (Néris, Esp. 1562, Gannat, Esp. 1618) suggérant la présence d'un grand vent et transformant parfois en auréole le manteau de la déesse ; accompagnement d'un chien sur les genoux (Rouillac, Esp. 1380) ou encore d'un lièvre et d'un corbeau (Alttrier, Esp. 4219) ; clef tenue dans la main droite levée (Luxeuil, Esp. 5320) ; présence d'un poulain à côté de la jument (Autun, Esp. 1851), parfois couché sous sa mère (Meursault, Esp. 2117), voire la têtant (Bierre, Esp. 7513).

Elle était aussi figurée sur des stèles funéraires, notamment à Luxeuil. Selon Hatt⁹, cela en faisait une protectrice des morts dans leur voyage vers l'Au-delà. Elle apparaît aussi en contexte funéraire sous l'aspect de figurines de terre cuite (notamment celles en argile blanche de l'Allier). Dans cette configuration, il semble qu'elle soit relativement interchangeable avec les statuettes de Vénus ou de déesses-mères assises dans un fauteuil d'osier.

⁹ *Mythes et dieux de la Gaule*, vol. 2 (uniquement publié en ligne), p. 145.



L'Epona de Loisia en cavalière accompagnée d'un poulain (cl. J.-F. Bradu).

Dans l'Empire romain, Epona était une déesse des écuries et des palefreniers, donc là encore, plutôt une maîtresse des chevaux qu'une déesse à forme de jument. La celticité de la déesse a été discutée. Si la majorité des monuments figurés proviennent de Gaule, surtout du Nord-Est (Éduens, Lingons, Médiomatrices, Trévires), les inscriptions sont plus fréquemment originaires des régions danubiennes où le culte d'Epona semble avoir été introduit par des militaires, auxiliaires ou réguliers de corps de cavalerie, probablement d'origine celtique. Surtout, une des attestations les plus anciennes est fournie par un calendrier rustique d'Italie du Nord, celui de Guidizzolo, entre Mantoue et Vérone, où sa fête est signalée au 18 décembre au voisinage de fêtes romaines à caractère agraire comme les Saturnalia, Opalia, Divalia, Larentalia. La date se rapproche aussi à Rome des Consualia du 15 décembre, jour où des courses de chars attelés de mulets avaient lieu, et où les animaux de trait, chevaux ou mulets, étaient exemptés de travail et couronnés de fleurs.

Cependant Guidizzolo est en Cisalpine, en territoire cénoman, et deux inscriptions d'Entrains (Nièvre) émanant d'un individu à nom celtique et d'un Marcellus qui se dit habitant du pays nous assurent qu'Epona possédait un temple en plein centre de la Gaule.

Rhiannon, la reine cavalière galloise

H. Hubert¹⁰ proposa naguère un rapprochement d'Epona et de la galloise Rhiannon qui a été assez unanimement accepté et qui permet d'entrevoir ce qu'a pu être la mythologie de la déesse gauloise. Dans la première branche du *Mabinogi*, Rhiannon apparaît à Arberth, la cour principale de Pwyll, prince de Dyvet. Il y avait là un tertre qui passait pour merveilleux car *tout noble qui s'y assoit, ne s'en va pas sans avoir reçu des coups ou des blessures ou avoir vu un prodige*. Pwyll s'assied sur le tertre et voit venir le long de la grand'route qui partait du tertre une femme montée sur un cheval blanc-pâle, gros et très fort. Le cheval paraissait à tous les spectateurs s'avancer d'un pas lent et égal. Il arriva à la hauteur du tertre et Pwyll demanda à un de ses hommes d'aller s'enquérir de son identité. Il se porta à la rencontre de la cavalière mais elle le dépassa. Il se mit à la poursuivre de son pas le plus rapide ; mais plus il se hâta, plus elle se trouvait loin de lui. Pwyll envoya alors le jeune homme chercher le cheval le plus rapide de son écurie pour s'élancer à sa poursuite. Le cavalier fit sentir les

10 « Le mythe d'Epona », *Mélanges Vendryes*, 1925, pp. 187-198.

éperons au cheval ; mais plus il le frappait, plus elle se trouvait loin de lui, et cependant son cheval paraissait avoir gardé la même allure qu'elle lui avait donnée au début. Le lendemain, Pwyll retourne au tertre avec un écuyer et le cheval le plus rapide qu'il connaisse. Ils étaient à peine assis qu'ils virent la même femme sur le même cheval avec le même habit sur la même route. L'écuyer monta à cheval, mais avant qu'il ne fût bien installé en selle, elle avait passé à côté de lui en laissant entre eux une certaine distance ; elle ne semblait pas plus se presser que le jour précédent. Il mit son cheval au trot, pensant que quelque tranquille que fût son allure, il l'atteindrait. Comme cela ne lui réussissait pas, il lança son cheval à toute bride, mais il ne gagna pas plus de terrain que s'il eût été au pas. Plus il frappait le cheval, plus elle se trouvait loin de lui, et pourtant elle ne semblait pas aller d'une allure plus rapide qu'auparavant. L'écuyer renonça donc et Pwyll revint un troisième jour. Il vit à nouveau la cavalière apparaître, s'élança à sa poursuite avec les mêmes résultats jusqu'à ce qu'il la supplia : « Pour l'amour de l'homme que tu aimes le plus, attends-moi ». Alors, la jeune fille s'arrêta et l'attendit. Elle rejeta la partie de son voile qui couvrait son visage, fixa ses regards sur lui et commença à s'entretenir avec lui... Aux yeux de Pwyll, le visage de toutes les pucelles ou femmes qu'il avait vues n'était d'aucun charme à côté du sien. La jeune femme lui révèle son nom, Rhiannon, et lui explique « L'on veut me donner à quelqu'un malgré moi. Je n'ai voulu d'aucun homme, et cela par amour pour toi, et je ne voudrai jamais de personne à moins que tu me repousses. C'est pour avoir ta réponse que je suis venue ». Ils conviennent d'un rendez-vous chez le père de Rhiannon dans un an où sera préparé le festin de mariage.

Le schéma du mythe est très clair. Rhiannon est une cavalière qui possède un cheval particulièrement rapide. Mais elle vient de l'Autre monde (même si elle apparaît sur la route, Pwyll doit être assis sur le tertre merveilleux pour qu'elle apparaisse) et est une reine (son nom dérive de *Rigantona et signifie la « grande reine divine ») qui accorde la souveraineté à celui auquel elle choisit de s'unir. Ce dernier doit savoir saisir l'occasion (il doit la poursuivre lui-même et l'appeler). Mais Pwyll est un amoureux maladroit et la suite le montrera quand il laisse Gwawl, son rival, lui enlever Rhiannon. Heureusement, celle-ci sait rattraper la situation, en fixant à Gwawl un délai d'un an pour coucher avec lui et en remettant à Pwyll un petit sac qu'il devra demander à Gwawl de remplir un an plus tard et dont elle fera qu'il se révèle irremplissable. Un an plus tard, Pwyll revient donc sous l'aspect d'un mendiant auprès de son rival :

« Voici ce que je demande : plein le petit sac que tu vois de nourriture »... Un grand nombre d'officiers se levèrent et commencèrent à remplir le sac. On avait beau en mettre : il n'était pas plus plein qu'en commençant. « Mon âme, dit Gwawl, ton sac sera-t-il jamais plein ? ». Pwyll révèle alors qu'il faudra qu'un maître de terres, de domaines et de vassaux presse la nourriture de ses deux pieds dans le sac et dise « On en a mis assez ». Sur la sollicitation de Rhiannon, Gwawl se lève et met ses pieds dans le sac mais Pwyll l'y enferme en tournant le sac, ferme le sac et sonne du cor ce qui donne le signal à ses gens d'envahir la cour. Il rejette sa défroque et tire vengeance de Gwawl car en entrant chacun de ses gens donne un coup de pied ou de trique sur le sac en prétendant qu'un blaireau y est enfermé. Rhiannon n'est pas seulement irattrapable, si elle n'y consent point ; elle est aussi d'une fécondité inépuisable qui assure la prospérité des états de celui qu'elle a choisi. Elle se rapproche alors de la déesse-mère qui dispense fertilité agricole et aussi fécondité comme le montre la fin de l'histoire. Alors qu'elle a donné un fils à Pwyll, l'enfant disparaît et elle est accusée d'avoir tué le bébé, pour preuve de quoi on tue des chiots et barbouille de leur sang le visage de Rhiannon pendant son sommeil. L'enfant disparu est retrouvé aux calendes de mai à proximité d'un poulain nouveau-né que Teyrn Twrv Vlant sauve des griffes d'une sorte de monstre dont il tranche le bras. Teyrn adopte l'enfant qui grandit trois fois plus vite qu'un enfant ordinaire¹¹; et le poulain fut donné à l'enfant.

Comme Rhiannon, Epona est parfois qualifiée de *regina* dans certaines inscriptions. Le mythe de la divine équine galloise rectifie fortement à la hausse l'image d'Epona. Le vent qui gonfle le manteau de cette dernière renvoie, certes, à son aspect psychopompe, aux sept mille anges avec des formes de cheval et d'oiseau qui modèrent le vent dans le ciel supérieur irlandais, mais aussi à la faculté de la cavalière Rhiannon de paraître aller très lentement tout en étant la plus rapide et irattrapable, ce qu'exprime aussi la tranquille allure au pas ou à l'amble des montures de l'Epona gallo-romaine. L'auréole formée par le manteau de cette dernière renvoie sans doute aussi à cette unique étoile qui enferme en rond le ciel supérieur. Surtout la présence de l'enfant et du chien aux côtés d'Epona, l'aspect de déesse d'abondance exprimée par la patère et la corne ou de déesse-mère assise que son iconographie

11 Trad. Loth, *Les Mabinogion*, t. 1, pp. 110-111 : *Au bout de l'année, il marchait d'un pas solide et était, plus développé qu'un enfant de trois ans grand et gros. Au bout d'une seconde année d'éducation, il était aussi gros qu'un enfant de six ans.*

rejoint parfois, s'expliquent au mieux par les motifs du mythe de Rhiannon.

La reine cavalière de l'Autre monde

Bien que marquée par des mythes de forme plus archaïque, l'Irlande n'ignore cependant pas ce personnage de la femme maîtresse des chevaux. Elle apparaît en effet dans la seconde partie de *La navigation du coracle de Maelduin*, lorsque les voyageurs atteignent l'Autre monde. S'élevant dans une mer de nuages et passant sous le fleuve arc-en-ciel, ils atteignent une colonne d'argent d'où descend un filet du même métal qui semble correspondre à l'axe du monde (§ 23-26), une île reposant sur un piédestal habité par un laboureur (§ 27) et atteignent une grande île (§ 28) :

Là étaient une grande plaine et des collines couvertes non de bruyères mais d'un gazon uni. Ils virent dans cette île une forteresse grande, élevée, solide et dedans une demeure ornée avec de bons lits. Dix-sept filles étaient en train de préparer un bain... À l'heure de nones, ils virent un cavalier sur un cheval de prix se diriger vers la forteresse. Sous lui était une housse belle et ornée. Il portait un capuchon bleu, un manteau pourpre orné de franges ; il avait aux mains des gants brodés d'or et aux pieds de belles sandales. Quand il fut descendu de cheval, une des filles prit aussitôt sa monture. Il entra ensuite dans la forteresse et se mit au bain. Ils s'aperçurent alors que c'était une femme qui était descendue de cheval, et peu après une des filles vint vers eux : « Bienvenue est votre arrivée ! dit-elle ; Entrez dans le château, la reine vous invite. » Maelduin et ses compagnons se baignent puis ils sont conviés au repas. Chacun est alors invité à suivre une des femmes dans sa chambre. Ainsi ces dix-sept hommes et les dix-sept jeunes filles dormirent ensemble, et Maelduin reposa avec la reine. Cette dernière révèle à Maelduin qu'elle est veuve d'un roi auquel elle a donné ces dix-sept filles, qu'ayant pris après lui la royauté, elle va chaque jour dans une grande plaine de l'île pour juger les gens et donner la solution de leurs procès et que, s'ils restent, leur existence sera éternelle sans qu'ils aient jamais à se donner aucune peine. Les voyageurs demeurent dans l'île pendant trois mois d'hiver qui leur parurent trois années, mais ses hommes l'entraînent à repartir. Mais quand ils coururent à leur navire, elle arriva alors à cheval et jeta un câble derrière eux ; Maelduin saisit ce câble qui s'attacha à sa main... et, au moyen de ce câble, elle tira à elle le navire et le ramena dans le port. Ils passèrent alors avec elle les trois mois du

printemps avant d'effectuer une nouvelle tentative de fuite. *La reine jeta le câble derrière eux. Un des hommes de l'équipage l'attrapa et il s'attacha à sa main. Diuran le Poète lui trancha la main qui tomba avec le câble. À cette vue, la reine se mit aussitôt à pleurer et à crier et à remplir toute la contrée de ses lamentations. C'est ainsi qu'ils lui échappèrent.*

Bien que le nom de la maîtresse de l'île ne soit jamais révélé, l'épisode est particulièrement démonstratif. Comme pour Rhiannon et certainement Epona, la qualité de reine va de pair avec celle de cavalière. Elle porte un manteau pourpre et aussi une capuche bleue qui évoque le *bardocucullus* des représentations d'Epona. Cette reine est comme Rhiannon, que Pwyll pria de s'arrêter *pour l'amour de l'homme que tu aimes le plus* et dont le petit sac s'avérait irremplissable, une maîtresse des chevaux mais aussi une maîtresse de l'abondance et de l'amour. Sa fécondité est comme son abundance inépuisable. N'a-telle pas donné dix-sept filles à son royal époux ? Et cela correspond exactement au nombre des compagnons de Maelduin. On peut être certain que si ce dernier avait débarqué avec un nombre d'hommes double, celui des filles se serait immédiatement ajusté. Elle juge au milieu d'une grande plaine, certainement d'une grande richesse agricole car ce n'est pas un hasard si le court épisode précédent se clôt sur la rencontre d'un laboureur. L'île est recouverte non de bruyères, mais d'un gazon uni signe d'un bon herbage pour les troupeaux.

L'union du roi et de la reine est théologiquement indispensable à la prospérité du pays. Mais dans l'Autre monde, la reine est veuve, ce qui s'exprime par le motif du bras coupé. Lorsque le roi refuse l'amour de la divinité-reine, maîtresse des chevaux, c'est-à-dire d'une richesse guerrière indispensable à la fonction royale, il perd symboliquement le bras qui manie les armes, notamment l'épée. Le câble lancé par la cavalière n'est peut-être que l'allongement du fouet de la maîtresse des chevaux. Quant au marin de Maelduin, qui se substitue ici à son chef, il n'est pas le seul à perdre son bras car le motif s'applique aussi au dieu-roi irlandais Nuada au cours de la première bataille de Mag Tured. Le bras tranché figure aussi dans l'histoire de Rhiannon et il permet à cette dernière de retrouver son rôle actif. La perte du fils signifiait l'interruption de son pouvoir de fécondité et d'abondance, déterminant aussi l'inversion de son rôle puisque, de cavalière, elle était devenue celle sur laquelle on monte.

L'Irlande connaît aussi une variante inversée du mythe de Rhiannon. Dans *La destruction de l'auberge de Da Derga*, le roi Conaire dont un interdit

était que « trois hommes rouges n'iront pas devant toi à la maison des rouges¹² » aperçoit devant lui trois cavaliers aux cheveux rouges, habillés de rouge et montés sur des chevaux rouges. Aussi envoie-t-il à trois reprises son fils devant lui pour les retenir, mais ce dernier n'arrive ni à les dépasser, ni à les persuader de s'arrêter. L'épisode de Maelduin nous avertit que ces cavaliers pourraient aussi bien être des cavalières. En tout cas, Conaire parvient à l'auberge après les trois cavaliers rouges et voit alors arriver une femme qui prétend avoir de très nombreux noms parmi lesquels sont ceux de Bodb (« corneille ») et de Nemain (« la sacrée », mais qui peut parfois se traduire par « furie guerrière »), deux des noms de la déesse souveraine et guerrière des Irlandais également connue sous le nom de la triple Morrigan. Mais à l'inverse de Pwyll, Conaire n'a pas réussi à arrêter à temps les cavaliers et la conclusion du récit montre que sa rencontre avec les cavaliers rouges correspond à une disjonction. Ce puissant roi a perdu la faveur de la triple divinité reine et en même temps que la royauté, il perdra la vie.

Macha qui court plus vite que les chevaux du roi

Examinant le dossier d'Epona, Claude Sterckx¹³ avait insisté sur l'interchangeabilité de toutes les déesses celtes. Les contextes d'emploi des figurines gauloises de terre cuite¹⁴, où les chevaux sont avec les oiseaux l'espèce la mieux représentée au sein de la catégorie animale, amèneraient facilement aux mêmes conclusions. Il est en effet bien difficile de démêler des personnalités entre les principales divinités féminines observées (par ordre d'importance Vénus, anadyomène ou protectrice, la déesse gréco-romaine de l'amour ; les déesses-mères allaitant un ou deux enfants, souvent représentées assises dans un fauteuil d'osier ; les déesses de l'abondance, assises ou debout, portant une corne ; Epona à cheval avec patère et corne ; Minerve avec bouclier ou patère). L'Irlande, où nous connaissons la mythologie, va dans le même sens. La correspondante la plus directe de Rhiannon et Epona est logiquement la Morrigan dont le nom signifie « grande reine » et qui intervient fréquemment dans des scènes de guerre ou de massacre. Mais, à l'instar des déesses-mères gauloises qui vont le plus souvent par trois, il y a trois Morrigan, les deux autres portant respectivement les noms de Bodb (« la corneille ») ou Nemain et de Macha (« la plaine »).

12 Da Derga peut se comprendre comme « les deux rouges ».

13 *Éléments de cosmogonie celtique*, 1986, pp. 9-48, ici 47-48.

14 Talvas S., *Recherches sur les figurines en terre cuite gallo-romaines en contexte archéologique*, Mémoire de doctorat sous la direction de J.-M. Pailler, univ. de Toulouse-Le Mirail, 2007.

Si elle dispose d'un pouvoir de métamorphose animale, il faut sans doute renoncer à en faire une déesse chevaline. Les récits irlandais nous la présentent sous la forme d'une anguille, d'une louve grise, d'une génisse sans corne ou d'une corneille. Lorsqu'elle apparaît en compagnie d'un cheval, dans la *Razzia des vaches de Regamain*, elle s'annonce à Cúchulainn par un cri, *horrible et affreux*, qui le tire de son sommeil. S'approchant le héros ulate voit :

un char attelé d'un cheval rouge. Le cheval n'avait qu'une jambe et le timon du char passait à travers le cheval si bien qu'un morceau de bois lui sortait par la base du front. Une femme rouge, avec ses deux sourcils rouges était dans le char ; son manteau et son équipement étaient rouges aussi. Son manteau tombait entre les deux roues du char si bien qu'il râclait le sol derrière elle¹⁵.

Le portrait s'avère bien plus inquiétant que celui de l'amoureuse Rhiannon. La couleur rouge qui envahit toute la description nous avertit que la Morrigan possède ici l'aspect d'une déesse guerrière et elle est bien proche de la Bodb (et sans doute de sa correspondante gauloise Cathubouda, « la corneille du combat ») qui se repaît de massacres et de cadavres. Mais sa puissance guerrière est toute pénétrée de magie : le cri glaçant, l'inquiétant équidé. Il n'y a aucune raison de l'identifier à son effrayant cheval et il faut à nouveau plutôt la considérer comme une maîtresse des équidés.

Conductrice de char et oiseau se repaissant de cadavres guerriers, la Morrigan et la Bodb déplient donc essentiellement leur activité au niveau des deux premières fonctions duméziennes. Macha est de définition plus complète puisque Dumézil a montré qu'il y avait trois Macha, une voyante qui fut la première reine d'Irlande, une guerrière qui défend sa royauté les armes à la main et une fée dispensatrice d'abondance, qui dessinent la figure d'une déesse trifonctionnelle¹⁶. Nous nous intéresserons ici uniquement à la troisième dont, en 1954, J. Gricourt¹⁷ s'étonnait qu'on ne l'ait pas encore rapprochée de l'histoire de Rhiannon. La troisième Macha est une belle jeune femme qui surgit sans crier gare dans la maison d'un veuf du nom de Cruinn. C'était un « aubergiste », un riche paysan, doté de nombreux fils. Sans lui demander la permission, elle attise le feu, prépare le repas, trait les vaches, donne des ordres à ses gens et, la nuit venue, vient avec lui sous

15 Trad. Guyonvarc'h, *Morrigan-Bodb-Macha La souveraineté guerrière de l'Irlande*, 1983, p. 17.

16 *Mythe et épopée*, t. 1, 1974², pp. 602-612.

17 « Epona-Rhiannon-Macha », *Ogam*, 6, pp. 25-40.

sa couverture. Grâce à elle, la prospérité de la maison ne cesse de croître et elle est bientôt enceinte de lui. Au temps de l'assemblée des Ulates, Cruinn s'y rend et il y avait des courses de chevaux. Le char du roi Conchobar remporta la victoire. Mais, comme la foule louait la performance des chevaux royaux, l'aubergiste ne put s'empêcher de dire, malgré l'interdiction de sa femme de parler d'elle, que cette dernière était *plus rapide que ces deux chevaux-là*. Mal lui en prit car Conchobar le fit arrêter et menacer de mort si Macha ne venait courir contre son char. Bien qu'elle fût dans les douleurs, le roi la contraint à se déplacer et à affronter ses chevaux à la course. Elle remporta la victoire et, poussant un grand cri, accoucha de jumeaux en atteignant l'extrême du terrain. Elle lança alors une malédiction selon laquelle, durant neuf générations, les guerriers d'Ulster n'auront chaque année pendant une neuvaine pas plus de force qu'une femme en couches.

Par son nom, celui d'une plaine défrichée par Nemed, mais aussi par sa fécondité (elle est très vite enceinte et accouche de jumeaux), et sa propension à multiplier les richesses, Macha s'enracine dans l'abondance de troisième fonction. Mais sa capacité à lancer une malédiction (*La courtise de Cruinn et de Macha*, publiée par Thurneysen, la dit *druidesse*, et cette qualité lui est aussi attribuée dans la seconde version de la *Seconde bataille de Mag Tured*) contre les guerriers ulates montre bien sa capacité à opérer sur les trois niveaux fonctionnels. Et son rapport aux chevaux intervient plutôt dans cette dimension magico-guerrière. Gricourt voyait dans la course de Macha, une épreuve équestre rituelle opposant un roi à une déesse venue de l'Autre monde, du pays des morts. La déesse l'emporte mais disparaît, compensant son départ par une naissance double (un bébé accompagné d'un poulain pour Rhiannon ; deux jumeaux, un garçon et une fille pour Macha) qui donne un héritier à son époux.

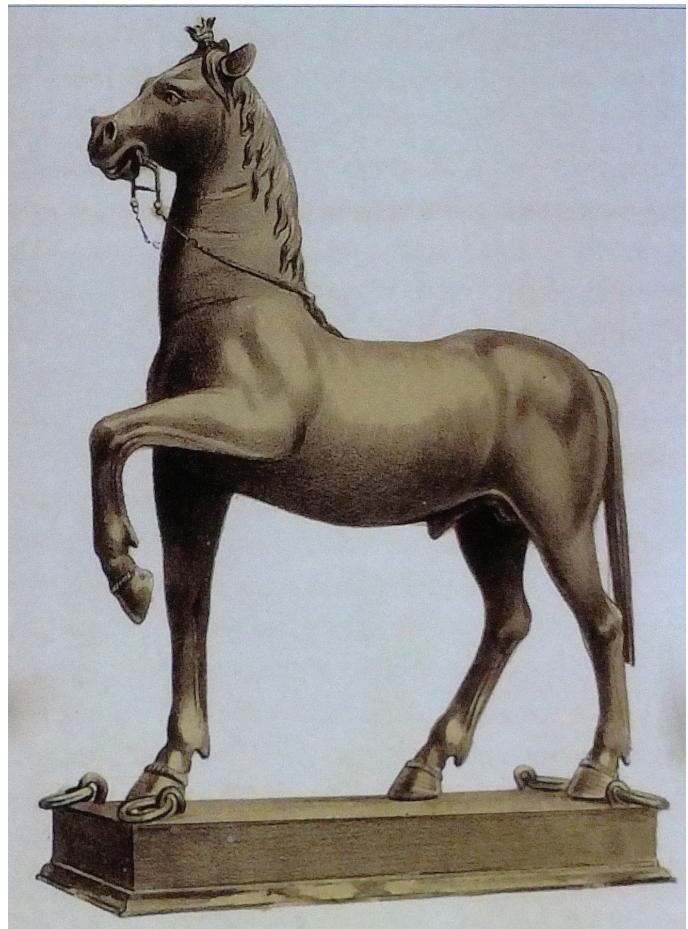
Macha semble avoir été la déesse éponyme de la capitale de l'Ulster, Emain Macha aux temps païens, Ard Macha (Armagh) à l'époque chrétienne. La notion du cri, effrayant chez Macha et chez la Morrigan, se retrouve dans l'histoire de Rhiannon car c'est en l'interpellant que Pwyll met fin à une course qu'il ne peut gagner. À l'inverse de Conaire ou de Conchobar qui l'oblige à courir et récolte un cri de malédiction, Pwyll supplie Rhiannon d'arrêter sa course et obtient la prospérité de son royaume et un héritier. Losqu'il crie à la cavalière de s'arrêter, celle-ci lui rétorque : « *Il eût mieux valu pour le cheval que tu eusses fait cette demande il y a déjà quelque temps.* » La différence ne réside pas uniquement dans

cette inversion de celui qui profère le cri et dans les conséquences malheureuses (de seconde fonction) ou bénéfiques (de troisième fonction). Elle enregistre aussi un archaïsme : Rhiannon et sans doute Epona courent montées, Macha court à pied contre un char attelé de deux chevaux, ce qui dénote une forme de société plus ancienne.

On retrouve cette différence d'atmosphère technique dans la comparaison esquissée par Gricourt¹⁸ entre la naissance du fils de Rhiannon, Pryderi, et celle des chevaux de Cúchulainn. Il y a d'abord entre les deux hommes une ressemblance touchant à leur précocité et à leur intérêt pour tout ce qui touche aux chevaux. À deux ans, Pryderi a l'aspect d'un enfant de six ans et il apprend à monter à quatre ans. Cúchulainn lui aussi est particulièrement précoce. À deux ans, il en paraît sept et à sept, il réalise ses premiers exploits guerriers. Il possède deux chevaux extraordinaires, le Sabot Noir et le Gris de Macha sortis d'un lac et qui y retournent après la mort de leur maître. Gricourt avait voulu voir dans le Gris de Macha un des jumeaux dont Macha accoucha à la tête des chevaux de Conchobar et l'équivalent du poulain né en même temps que Pryderi. Il serait difficile d'en donner la preuve mais cela crée une affinité supplémentaire entre la déesse irlandaise et les équidés dans un contexte où il est normal pour un héros de disposer non d'un mais de deux chevaux.

L'arrière-plan rituel : le cheval comme animal royal

Macha serait la première reine d'Irlande, Epona a pu être parée du qualificatif de *Regina* et Rhiannon est assurément reine. Les déesses-reines celtes sont certainement très liées au cheval. Mais c'est probablement l'effet de leur relation à celui auquel elles apportent la souveraineté. En tout cas, c'est à des divinités masculines que les Celtes antiques offraient des statues équines. À Nuits-Saint-Georges, sur le site gallo-romain des Bollards, on a découvert un petit mulet votif dédié au dieu Segomo (« le victorieux »). À Neuvy-en-Sullias, chez les Carnutes, c'est un grand cheval de bronze bridé, mais non sellé, de plus d'un mètre de hauteur qui est offert au dieu Rudiobos. Son socle est pourvu de quatre anneaux qui laissent penser que la statue pouvait être portée processionnellement à l'aide de perches en certaines occasions. Un grand fragment d'un cheval de bronze a aussi été découvert en Autriche sur l'oppidum du Magdalensberg, capitale antique des Celtes du Norique, où existait la tradition d'un grand pèlerinage chrétien aux quatre montagnes de part et d'autre de la vallée de la Glan (« la



Le grand cheval de bronze processionnel du trésor de Neuvy-en-Sullias (gravure du XIX^e siècle).

pure » en celtique), lequel peut, selon Pavle Zablatnik, remonter très haut dans le passé.

Ces chevaux semblent donc offerts à des divinités que l'on peut considérer comme royales ou impériales. Segomo est une épiclèse signalant le Mars des Éduens et des Séquanes. Rudiobos dont le nom dérive d'une racine celtique signifiant rouge a été rapproché du Mars Rudianus. Il est plus délicat de rattacher le site du Magdalensberg au seul Mars Latobius et à la déesse topique Noreia, assimilée à Isis lors de la romanisation. Mais il s'agit là d'un site politiquement important abritant la capitale fédérale des Celtes du Norique. Le motif du bras coupé que nous avons vu affleurer dans les mythes de Rhiannon et de la reine cavalière confirme le lien avec Mars car il se rencontre aussi à propos de Nuada, le dieu roi irlandais et de son équivalent brittonique, le Mars Nodens dont le temple de Lydney Park recelait un bras de bronze. Plusieurs épiclèses des Mars gaulois les confirment d'ailleurs comme des dieux-roi : Albiorix, Caturix, Rigisamus... Par ailleurs, Epona semble proche de Mercure-Lugus, en compagnie duquel elle apparaît au sanctuaire de Châteaubleau et sur un bas-relief conservé dans les fondations de la cathédrale de Strasbourg. Mais Lugus, dieu suprême doté de

18 « Epona-Rhiannon-Macha (II) », *Ogam*, 6, pp. 75-86.

toutes les attributions, est aussi un dieu politique mais de niveau supérieur, impérial. La tenue du Concile des Gaules au début août, temps des Lugnasad, à Lugdunum ne peut que le confirmer.

Voulant comprendre le sens des mythes de la déesse cavalière, J. Gricourt¹⁹ avait relevé la proximité d'Epona et des déesses-mères, puis remarqué l'existence de fêtes irlandaises comportant des courses de chevaux se déroulant autour de tombes d'anciennes déesses comme Carman ou Taitliu. Ce faisant, il orientait l'explication vers des soubassements rituels qu'il avait explorés par la comparaison avec la mythologie grecque. Évoquant d'abord Poséidon Hippios, Démèter se transformant en jument pour lui échapper et leur progéniture commune, le couple gémellaire constitué d'une fille et du cheval Arion, il développa l'analyse de plusieurs mythes pouvant servir de parallèles à la documentation celtique : ceux de Pélops et Hippodamie, Clithos et Palléné, Idas et Marpessa, Atalante... Ce faisant, il releva le motif de la hiérogamie (la course a pour enjeu la conquête d'une femme qui transmet la royauté), de la promenade en char qui comporte une dimension liturgique et conclut de manière un peu confuse, mais non sans laisser voir que cet ensemble mythique pouvait être en rapport avec le renouvellement de la royauté.

La piste grecque n'était peut-être pas la plus favorable pour envisager les aspects rituels. En tout cas, c'est de l'Inde et de Rome que proviennent les informations les plus utiles. G. Dumézil²⁰ a utilement fait le point sur la survivance des rituels royaux dans la Rome républicaine en partant de l'examen comparatif des rituels royaux védiques. Il a noté que ces derniers s'ordonnent sur trois niveaux géographiques et acquièrent leur cohérence de la nature des risques que le sacrifiant doit affronter. En Inde, au niveau familial, le *rajasuya* fait le roi en humiliant et éliminant un proche parent ; au niveau de la société, le *vajapeya* établit le roi au-dessus des trois fonctions par le moyen d'une course de chars qu'il remporte ; au niveau suprême, impérial, pourrait-on dire, de la communauté plus vaste des Aryas, l'*asvamedha* établit la supériorité d'un roi sur ses confrères du voisinage par le sacrifice d'un cheval revenu sain et sauf d'un long vagabondage. À Rome, Dumézil retrouve l'équivalent du *rajasuya* dans les *Lupercalia* du 15 février qui commémorent la rivalité des deux frères jumeaux Romulus et Remus, celui du *vajapeya*

19 « Epona-Rhiannon-Macha (3) », *Ogam*, 6, pp. 165-188.

20 *Fêtes romaines d'été et d'automne*, 1975, particulièrement pp. 109-219, auxquelles on ajoutera La religion romaine archaïque, 1987², pp. 235-238, pour la comparaison de l'*asvamedha* et de l'*Equus October*.

dans les courses de chars des *Equirria* du 27 février et du 13 mars, enfin le parallèle de l'*asvamedha* où le corps du cheval sacrifié est divisé en trois parties dans l'*Equus October*, sacrifice d'un cheval de guerre vainqueur d'une course dont la tête fait l'objet d'une lutte entre les gens du faubourg du Suburre et ceux du quartier de la Via Sacra qui veulent la porter à la *Regia* (la maison du *rex*, le prêtre qui, à l'époque républicaine, a succédé au roi pour l'accomplissement de certains rites) où la queue avait déjà été apportée par un coureur.

Nous connaissons très mal les rituels celtiques mais nous voyons que les deux derniers rituels indiens et romains mettent en scène une course de chevaux et un sacrifice de cheval. Nos mythes de la déesse cavalière pourraient donc bien trouver leur explication dans une préhistoire des rituels royaux indo-européens

La confrontation de Gwawl et de Pwyll qui apparaît comme une complication dans la première branche du *Mabinogi* recevrait alors une explication simple. Elle répond à la lutte des Fabiens et des Quintiliens lors des *Lupercalia* et son dénouement (le jeu du blaireau dans le sac) concorde avec l'essence du rituel du *rajasuya* : humilier un concurrent. Le récit ne dit pas le degré de parenté de Pwyll avec Gwawl. Ce dernier est seulement présenté comme un homme riche et belliqueux, mais il ne semble pas d'une importance sociale très élevée. Le contexte indien et romain (l'humiliation suit un vol de bétail, la course des Luperques possède des vertus fécondantes) paraît s'enraciner dans la troisième fonction, ce qui correspond aussi à celui de l'affrontement du *Mabinogi* qui se concentre autour d'un festin d'épousailles interrompu et de la nourriture qui a été accumulée à cet effet. Il est même assez proche de la situation romaine où Rémus et ses Fabiens, revenus les premiers avec le bétail récupéré, mangent la viande du sacrifice interrompu ne laissant que les os décharnés à Romulus et à ses Quintiliens.

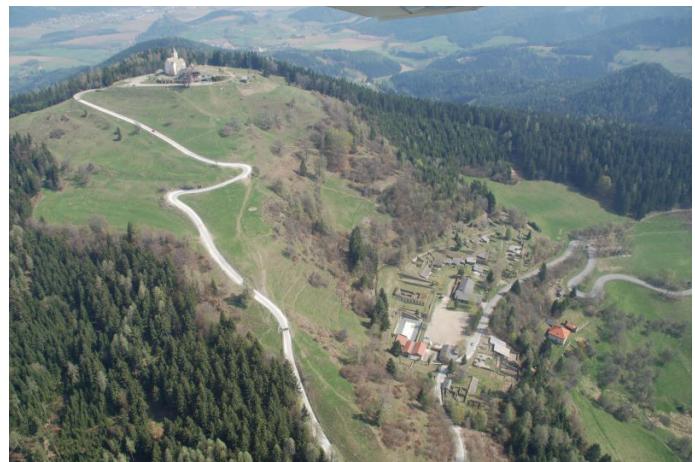
La course de Macha contre les chevaux du roi Conchobar rappelle évidemment les courses de chevaux des *Equirria*. Celles-ci sont comme en Irlande des courses de chars attelés de deux chevaux, mais elles sont des courses où s'affrontent trois chars de couleurs différentes symbolisant les trois fonctions (le blanc de Jupiter, le rouge de Mars et le vert de Vénus). En Inde, la compétition est largement fictive car il est inenvisageable que le char royal ne gagne pas et les autres équipages ne sont là que pour la figuration. À Rome, on considérait comme un mauvais présage que le char vert arrivât le dernier. Dans le mythe de Macha, la déesse court à pied

contre les chevaux royaux. Nous sommes en présence d'un duel mais dont le résultat établit la supériorité de la déesse sur le roi en insistant sur le caractère trifonctionnel de la première : gagnante, elle agit en druidesse en proférant une malédiction qui s'exerce dans le domaine guerrier (les hommes d'Ulster sont frappés d'impuissance militaire) au moment où elle met au monde des jumeaux (preuve de sa fertilité). Le cri qu'elle pousse au moment de sa délivrance devant un roi qui a refusé sa supplique inverse la supplication proférée par Pwyll et qui arrête la course de Rhiannon.

En ce qui concerne l'*asvamedha*, F. R. Schröder²¹ en avait rapproché un passage de la *Topographia Hibernica* de Giraud de Cambrie où celui-ci rapporte un rite abominable pratiqué dans un canton de l'Ulster quand il faut se donner un roi. On amène alors une jument blanche et celui qui va être élevé au rang de roi accomplit alors en public un impudent acte de bestialité (*coram omnibus bestialiter accedens, non minus impudenter quam imprudenter, se quoque bestiam profitetur*). La jument est tuée et découpée en morceaux qui sont cuits dans l'eau où sera ensuite préparé un bain pour l'intronisé durant lequel ce dernier mange la viande en compagnie de son peuple et boit le bouillon à même la cuve sans se soucier d'utiliser un vase ou ses mains. Le mythologue allemand avait reconnu dans cette description un équivalent d'un rite obscène de l'*asvamedha*, lorsqu'après la mort du cheval par suffocation la reine simule un accouplement avec le cadavre encore chaud tandis que les prêtres échangent des stances obscènes. Cl. Sterckx²² souscrit à ce rapprochement en dépit de l'hostilité de F. Le Roux et de Dumézil qui pensent plutôt à un rite de communion. Pour nous, c'est le contexte (un roitelet d'Ulster convient mal pour un rituel destiné en Inde à un roi suprême) qui nous fait hésiter. En revanche, le transport processionnel d'un cheval conviendrait assez bien pour un rituel d'une telle ampleur dans ses prétentions. Dans le contexte des débuts de la religion gallo-romaine, il refléterait assez bien le long vagabondage du cheval indien accompagné d'une escorte chargée de le défendre sur tous les territoires où son humeur l'aventure. Le fait que le cheval de bronze gaulois provienne de la cité carnute qui passait alors pour le centre de la Gaule où les druides se rassemblaient et où, à cette occasion, on

21 « Ein altirischer Krönungritus und das indogermanische Rossopfer », *Zeitschrift für Celtische Philologie*, 16, 1927, p. 312.

22 *Mélanges offerts à B. Sergent*, p. 654, où il fait valoir que le roi est parfois comparé à un étalon dans la poésie irlandaise et que la souveraineté du Leinster est liée à la consommation de viande. On y joindra aussi l'anecdote du Pseudo-Plutarque narrant comment le misogynie Fulvius Stellus s'accoupla à une jument qui lui donna une fille du nom d'Epona.



Le site du Magdalensberg

jugéait les procès, ne peut qu'appuyer l'hypothèse. Le Magdalensberg, capitale du Norique protohistorique et romain, qui a aussi produit les fragments d'un grand cheval de bronze, pourrait également avoir connu ce type de rituel. Elle constitue encore aujourd'hui le point de départ d'un long pèlerinage aux quatre montagnes (*Vierbergelauf*) qui se déroule de part et d'autre de la vallée de la Glan sur une distance d'une cinquantaine de kilomètres. Le plus modeste équidé des Bolards a, en revanche, plus de chance de ne représenter que l'offrande d'une corporation de muletiers.

De la mythologie celtique à la mythologie française : sainte Reine et sainte Marguerite

Nous avons montré ailleurs qu'il avait existé des *Mabinogion* gaulois qui ont laissé quelques souvenirs hagiographiques. Nous ne parlons pas du cas de saint Hervé dont le père, Hoarvian, rencontre sa femme appelée Rivanon près d'une source le long de la grand'route royale après avoir fait trois nuits de suite un songe dans laquelle une mystérieuse inconnue lui apparaît. C. Sterckx²³ avait conclu que, malgré une dérivation linguistiquement anormale, Rivanon était très étroitement apparentée à la Rhiannon de la première branche du *Mabinogi* gallois. Nous pensons plutôt à la *Vie de saint Eusice* de Selles-sur-Cher qui a transposé les schémas de construction des troisième et quatrième branches. Rhiannon ne joue malheureusement qu'un petit rôle dans la dernière branche. Cependant, à l'endroit correspondant à l'épisode final où l'on apprend à l'occasion de la libération de Pryderi et de Rhiannon que cette dernière portait pendant sa captivité les licous des ânes, la *Vie de saint Eusice* fait apparaître un cheval noir démoniaque du nom de Trabaudus ou Neptune. L'animal était venu de la mer Adriatique par la voie des airs au milieu d'une violente tempête. Il sort du Cher

23 Voir *Ollodagos*, I, 1988-90, pp. 111-115.

dont il trouble la navigation et il terrifie les ouvriers envoyés chercher des pierres pour la basilique que le saint abbé veut construire. Ce dernier le guette, le voit surgir monté par un homme armé et parvient à l'emprisonner dans un cercle magique tracé avec du sable, oblige l'esprit diabolique à transporter avec rapidité les pierres petites ou énormes éparses dans la plaine et les renvoie à leur point de départ : un gouffre duquel se soulèvent de très violentes tempêtes. À vrai dire, ce cheval pourrait aussi facilement représenter un ultime avatar christianisé d'un équivalent gaulois de Pryderi que de Rhiannon. En tout cas, on notera la très grande violence des vents qui sont associés aux déplacements rapides de ce cheval, sa capture au milieu d'un cercle de sable qui matérialise le cheval démoniaque qualifié d'imaginaire. Cela rappelle les démoniaques chevaux plus rapides que le vent de *La navigation du coracle de Maelduin*. Ils apparaissent sur des îles au sol sablonneux ou bien couvert de gazon sur lequel se voient leurs énormes empreintes et ils fouillent le sol avec leurs sabots pour lancer des pierres.

Mais le principal dossier hagiographique suspecté d'avoir conservé quelques traces de l'Epona gauloise est celui de sainte Reine d'Alésia. Archéologiquement parlant, on ne peut rêver d'un meilleur cas. Le culte de la sainte semble avoir été instauré très tôt sur un site celtique majeur occupé de la Protohistoire à l'Antiquité tardive où le culte d'Epona est attesté par une dédicace à la déesse inscrite sur un ex-voto antique de bronze représentant un homme barbu vêtu d'un *cucullus* conduisant une voiture à deux roues attelée à une jument. On notera aussi à Alésia la présence d'un sanctuaire à Apollon Moritasgus, épiclèse dont l'étymologie classique est « blaireau de mer », ce qui, mythologiquement parlant, cadre assez bien avec l'histoire de Rhiannon où figure un jeu du « blaireau dans le sac » et un enfant retrouvé par un certain Teyrn Twrv Vliant, « le prince du bruit des flots ». Tout près du théâtre antique, il a été fouillé une basilique dédiée à sainte Reine qui semble avoir succédé à un mausolée funéraire des IV^e ou V^e siècles. Elle est entourée d'un cimetière recelant de nombreuses sépultures des VI^e et VII^e siècles et est attestée en 719. Immédiatement à l'ouest, au fond d'un puits à eau, on a découvert deux assiettes et trois coupes circulaires ainsi qu'un plat ovale portant le dessin d'un poisson et sur le dessous, en graffite, plusieurs fois le mot *Regina* et un chrisme. L'ensemble a été interprété comme un service eucharistique en plomb datant du milieu du IV^e siècle.

Nombreux sont ceux qui ont pensé que le culte de la sainte s'était contenté de relayer en le



Statuette d'Epona en pierre d'Is-sur-Tille trouvée dans une cave d'Alésia (îlot 065) (cl. J.-F. Bradu).

christianisant celui de l'Epona païenne, mais il faut avouer que le dossier hagiographique apporte peu. On s'est contenté de fabriquer à Reine une *Vita* sans aucune valeur historique en adaptant de très près les actes de sainte Marguerite d'Antioche de Pisidie. En 840, la sainte locale est pourtant appelée sainte Juste, surnom qu'elle tirait de sa capacité à châtier les parjures. Cela la rapproche évidemment de la reine cavalière qui jugeait les procès de ses peuples que nous avons rencontrée dans *La navigation du coracle de Maelduin*. Quelques miracles d'époque carolingienne accomplis près de son tombeau mais souvent peu caractéristiques, à l'exception de la punition d'un parjure lié au vol d'une épée, lui sont attribués avant le transfert de ses reliques à l'abbaye de Flavigny en 866. Un autre, repris ensuite par le *Bréviaire de Flavigny* et placé en 828 sous le règne de Louis le Débonnaire, mérite d'être cité car il relie la sainte aux équidés. Les habitants d'Alise réfugiés dans l'église abritant le tombeau de sainte Reine sont assaillis par les troupes de cavalerie des fils de Louis. Le premier soldat qui entra, après avoir enfoncé la porte, fut frappé de mort. Les autres s'emparèrent des vivres des paysans, mais quand ils voulurent les



Le martyre de sainte Reine (gravure du XIX^e siècle extraite de La vie de sainte Reine d'Alise de l'abbé Grignard).

emporter, les cordes qui liaient les sacs se rompirent, les sacs se déchirèrent et les chevaux eux-mêmes furent frappés de mort soudaine ou, pris d'épouvante, se sauvèrent²⁴. On retrouve ici le sac qu'on ne peut remplir et le cheval irattrapable qui étaient les ressorts principaux de l'histoire de Rhiannon.

Le choix de la *Vie de sainte Marguerite* n'est peut-être pas non plus un complet hasard, car elle renvoie au dépit amoureux. Rhiannon suscite chez Pwyll et Gwawl le même désir que Reine et Marguerite chez le persécuteur Olibrius. Et telle Macha qui meurt en accouchant, Marguerite va jusqu'au martyre. Quant à l'anneau de fer que l'on montrait au bas Moyen Âge en prétendant qu'on lui avait ceint le ventre d'un anneau de fer, ne rappellerait-il pas une précaution nécessaire face à une déesse qui maudit lorsqu'elle accouche (Macha) ou dont l'enfant disparaît la nuit de sa naissance (Rhiannon) ? En tout cas, le choix de Marguerite apparaît excellent dans la mesure où elle est devenue chez nous au Moyen Âge, la patronne des accoucheuses et des parturientes.

Mais il faut aller plus loin. J. Merceron²⁵ a en effet remarqué que si le culte d'Epona était très présent en Bourgogne (dé dicaces d'Alise-Sainte-Reine et Til-

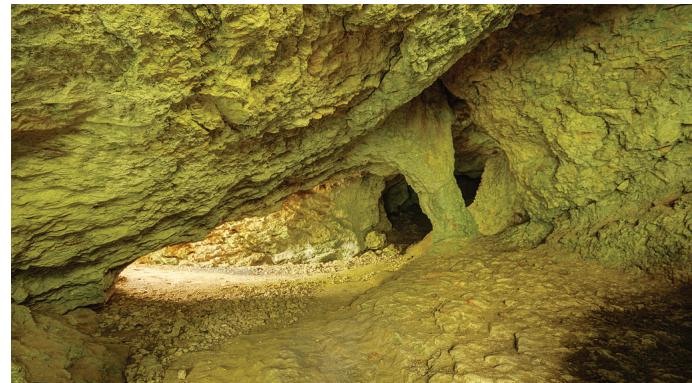
24 Grignard, *Histoire de sainte Reine d'Alise*, 1881, pp. 322-323. Les ouvrages de Quillot, *Vie et culte de sainte Reine*, 1893, et de dom Viole, *La Vie de sainte Reine vierge et martyre*, 1724, sont d'un intérêt documentaire plus médiocre.

25 « Sainte Marguerite en Bourgogne. Aspects légendaires et arrière-plans mythologiques », *Mythologie française*, 248, septembre 2012, pp. 60-82, et 249, décembre 2012, pp. 44-63.

Chatel, multiples bas-reliefs, statues et statuettes), celui de sainte Marguerite n'y était pas moins développé et avait produit des légendes populaires assez différentes des récits hagiographiques officiels. Ainsi à Bouilland, à une dizaine de kilomètres au nord-ouest de Beaune, où il existait une ancienne abbaye Sainte-Marguerite, une légende vise à expliquer l'origine de la Roche percée qui se trouvait à l'entrée du val. La sainte, bien que s'étant déclarée « fiancée de Jésus », devait à sa beauté de recevoir les hommages empressés de nombreux prétendants. L'un d'eux, en fait le diable déguisé, la surprit dans la forêt alors qu'elle se promenait sur sa mule. S'enfuyant, non sans avoir abandonné son voile aux rameaux d'une aubépine, elle se retrouva acculée à un rocher, mais la roche s'entrouvrit pour la laisser passer avec sa mule. On montrait, près de la Roche percée, le Pas de Sainte Marguerite, une énorme pierre de quatre mètres de long en forme de pied qui serait l'empreinte des pas de sa mule. L'histoire est reprise à Fussey, à 4 km de là, où une trace sur la pierre serait la marque de son fouet lorsque, poursuivie par le diable, elle dut ici son salut à un bond prodigieux de sa mule. Une autre légende de Fussey dépèse une Marguerite mariée à un seigneur parti guerroyer. Déguisé en galant, le diable en profite pour la poursuivre mais elle s'enfuit si rapidement dans une carriole tirée par un âne que les roues de celles-ci laissèrent des empreintes dans le sol.

On voit combien la Marguerite bourguignonne se rapproche de notre déesse-reine celtique et qu'il est bien tentant d'identifier son guerrier de mari à un ancien Mars. À Saint-Romain, à 10 km au sud-ouest de Beaune, sainte Marguerite aurait enchaîné à l'aide de sa ceinture un monstre appelé la Tarteboouille, assimilé au diable parce qu'il empêchait les paroissiens du bas d'aller écouter la messe à Saint-Romain-le-Haut en empruntant un étroit sentier escarpé qui serpentait entre les roches où il gîtait dans une grotte appelée Tarte-Bouille. Un curé et son sacristain se rendirent à cette caverne une nuit de Noël, non sans s'être munis d'un sac magique. Au premier coup de minuit, le diable apparut et le sacristain réussit à l'enfermer dans le sac magique, puis à le jeter dans le bénitier de l'église. Le curé put dire sa messe et il proposa ensuite au diable de le libérer à condition qu'il jure de ne plus revenir, ce qui se produisit. On retrouve ici un étonnant parallèle christianisé à l'épisode de Gwawl enfermé dans le sac donné par Rhiannon à Pwyll avec, même, une conclusion identique sous la forme d'un serment arraché au méchant de ne plus rien tenter désormais.

Merceron a aussi insisté sur un autre aspect des légendes bourguignonnes de Marguerite qui en fait une maîtresse des vents et des tempêtes, ce qui peut être rapproché des représentations d'Epona pourvue d'un manteau flottant autour d'elle « comme une voile au vent ». Il note que sainte Marguerite figure dans des prières populaires recueillies en Morvan²⁶ où l'on réclame la protection de la sainte contre l'ouragan et la tempête. Elle repousse la « foulise », les tourbillons de vent. Le *foulot* est dans le Morvan un génie fantastique se manifestant sous la forme d'un vent violent et de colonnes de poussière qui dispersent durant les moissons les foins et les blés coupés. Il s'apparente au *foulleteu* du Dijonnais qui est à la fois un tourbillon de vent et un lutin vêtu de rouge qui fréquente les écuries où il panse les chevaux. À Mâlain, le *fouletot* ou *follet* soigne les chevaux, les conduit à l'abreuvoir en sifflant et en faisant claquer son fouet. À Recey-sur-Ource, le *foulleteu* se glisse la nuit dans les écuries, étrille les chevaux, leur peigne la crinière ou les emmène à l'abreuvoir, pour les préparer à tirer le char du diable qui se rend au sabbat. On retrouve aussi le *foulleteu* près de Langres où son domaine de prédilection est au Cognelot, promontoire rocheux dominant Balesmes (toponyme dérivant de



La grotte des sources de la Marne où Eponine aurait nuitamment rejoint son mari (Cl. Office du tourisme de Langres).

Belisama, une épiclese de la Minerve gauloise) et la source de la Marne (la déesse-rivière *Matrona*) où se trouve une grotte où se serait prétendument réfugié le rebelle gaulois Iulius Sabinus après avoir fait semblant de se suicider. Sa femme qui se nommait Eponine, tout en portant le deuil, le rejoignait la nuit dans son refuge. Réussissant à dissimuler jusqu'au bout sa grossesse, elle accoucha de jumeaux sans l'aide d'une sage-femme. On ne sait trop que penser de cette histoire narrée par les meilleurs auteurs antiques (Tacite, Plutarque, Dion Cassius), mais certains y reniflent sans beaucoup de difficultés l'influence évhémérante d'un mythe de la déesse dont Eponine portait le nom.

Il se pourrait donc que les *Actes de la sainte Reine d'Alésia* ne copient pas par hasard ceux de sainte Marguerite. Au minimum, il semble que la sainte grecque ait attiré sur sa personne un certain nombre de mythes qui provenaient, probablement par l'intermédiaire de sainte Reine, de la folklorisation de légendes initialement attachées à l'Epona des Éduens et des Lingons. Maîtresse des équidés et protectrice des écuries, Rhiannon était susceptible d'apparaître soudainement (dans la première branche du *Mabinogi* et dans la légende de Macha) et de disparaître tout aussi rapidement (dans la quatrième branche et aussi dans l'histoire de Macha où elle meurt en enfantant à la fin de sa course). De même, Marguerite disparaît-elle dans le Rocher percé (et, périodiquement, Eponine dans la grotte refuge de son mari), substitut de l'Autre monde où réside la reine cavalière de Maelduin, ou s'enlève-t-elle vers le ciel par un extraordinaire bond aérien de sa monture. Cette capacité est certainement à mettre au compte de sa vitesse qui n'est pas sans rapport avec le vent vertigineux qui règne dans les enceintes du ciel supérieur où, selon le *Teanga Bithnua*, des anges circulent sous forme d'oiseaux ou de chevaux. Marguerite est l'épouse d'un guerrier et elle protège les chevaux d'un lutin rouge. Nous

26 L'une a été recueillie à Lavault-de-Frétoy, à une quinzaine de kilomètres au nord du mont Beuvray, dans une commune où se trouve une célèbre pierre à cupules, la Table du festin des fées, aussi appelée le Pas-de-l'Âne parce que l'équidé de saint Martin aurait bondi de là jusqu'à l'oppidum de Verdun, distant de six kilomètres.

sommes bien proches ici d'un Mars Rudianus attesté par l'épigraphie antique ou du Rudiobos auquel une curie carnute *dédiait un grand cheval processionnel*. Marguerite (*margarita*, la perle lumineuse née de l'eau et de la lumière) avait sans doute été utilisée pour christianiser les déesses proche-orientales du type d'Astarté ou d'Aphrodite. À l'époque carolingienne, elle a bien pu être affectée au même usage dans les provinces occidentales où les déesses du type d'Epona, Rigantona ou Macha étendaient leur action bénéfique sur les trois fonctions, couvrant le domaine de Vénus, l'amante de Mars-Arès, et de l'abondance, mais apparaissant aussi comme maîtresse des chevaux, animaux royaux et guerriers par excellence, et comme maîtresse des âmes qui voyagent durant les tempêtes dans les enceintes des cieux, entre les gouffres aquatiques, d'où sortent le cheval noir d'Eusice ou le cheval Mallet du lac de Grandlieu, et le ciel supérieur.

Considérations calendaires

La *Vie de saint Eusice* indique que le cheval noir qui gîte dans le Cher et y gêne la navigation y était parvenu une nuit au milieu du mois d'août ; elle ne fournit en revanche aucune date pour son renvoi vers son lieu d'origine où de violentes tempêtes sortent d'un gouffre marin. Au lac de Grandlieu, la légende évoque un géant emprisonné sous une pierre et qui, dans ses efforts pour se libérer, provoque des tempêtes à la surface du lac²⁷. Le cheval Mallet, qui était un cheval blanc qui vous jetait dans un trou d'eau si vous vous hasardiez à le monter, surgissait du lac de Grandlieu à la Pentecôte, ce qui correspond approximativement aux calendes de mai galloises où l'on retrouve le fils disparu de Rhiannon en compagnie d'un poulain. Mais la Pentecôte est une date mobile intermédiaire entre la mi-mai et la mi-juin, entre Beltaine et le solstice d'été. Sainte Reine possédait trois fêtes : le 7 septembre, considérée comme l'anniversaire du martyre, la Révélation (l'invention) de son corps, primitivement célébrée le 13 juillet qui fut vite transférée au dimanche de la Trinité, le 22 mars enfin qui commémorait la translation carolingienne à

27 B. Robreau, « Mythe et rite : les survivances médiévales du cheval celtique », *Mythologie française*, 244, septembre 2011, pp. 23-34. Le géant doit y rester jusqu'à ce qu'une jeune fille vierge puisse enlever la pierre et passer le nœud coulant d'une ceinture autour du cou du géant. Cette jeune vierge évoque bien évidemment sainte Reine ou sainte Marguerite. En version païenne, Marguerite pourrait être Nemain, une des Morrigan, car *margarita* signifie « perle » et une glose explicite du *Livre de Leinster* dit *.i. is gilithir nemaind ani fothaigim* : « ce que j'ai trouvé est aussi brillant qu'une perle » (trad. Guyonvac'h, *op. cit.*, 1983, p. 113).

l'abbaye de Flavigny effectuée en 866. La première assimile Reine à la Vierge dont on fête la Nativité le 8 septembre, la seconde est célébrée le 22 mars à l'équinoxe d'automne et la Trinité rapproche la troisième du solstice d'été. L'ensemble semble plutôt indiquer que la maîtresse des chevaux gauloise était liée à des dates équinoxiales et solsticiales.

On peut discuter la date du 18 décembre affectée par le calendrier de Guidizollo à la fête d'Epona, y voyant un fait purement romain. La mort de Macha suggère en effet un mythe de Samain. Mais on aura aussi noté au passage que c'est la nuit de Noël que le sacristain de Saint-Romain ensache le diable. Certes, on peut penser que les légendes bourguignonnes sont dérivées de versions gallo-romaines du mythe d'Epona où le culte de la déesse avait été fortement romanisé. Une autre légende de cheval pose le même problème, mais sa localisation armoricaine rend plus malaisée une interprétation par une romanisation très ancienne du culte.

Il s'agit de la légende du chevalier rouge du Cap près de Belle-Isle-en-Terre (Côtes-d'Armor). Chaque année, la veille de Noël, vers minuit, un chevalier, tout de rouge habillé, monté sur un palefroi recouvert d'une housse rouge et lançant des éclairs par les naseaux, descend à vive allure du sommet du Cap, un sommet situé dans la forêt de Coat-an-Noz (la « forêt de la nuit »), et traverse les landes de Crug Lann pour aller se jeter dans le Guic du haut du pont de Belle-Isle (alt. 100 m). Les gens du pays se rendant à la messe de minuit font de grands détours pour l'éviter car, sinon, ils mourraient dans l'année²⁸. Au sexe près, ce chevalier rouge évoque la terrifiante et rouge Morrigan qui apparaît en char une nuit à Cúchulainn. Il semble aussi bien proche de la Tartebouille qui empêchait les paroissiens du bas de Saint-Romain de venir à la messe de minuit. Dans les deux cas, la date solsticiale est soutenue par l'armature du récit qui repose sur une opposition haut/bas : la Tartebouille *gêne les paroissiens du bas* (alt. 350 m) montant à l'église (alt. 430 m) ; *le chevalier rouge descend du sommet du Cap* (alt. 265 m) vers l'eau (alt. 95 m) en contrariant le trajet des paroissiens. On notera que cette opposition corrobore l'hypothèse de Le Roux et Guyonvac'h²⁹ sur le sens du nom de l'aubergiste Cruinn chez qui Macha habite. *Cruinn* signifie « rond, globulaire » mais comme il habite la montagne et le désert, cette rondeur serait celle des montagnes par opposition à la plaine (*magh*) dont Macha porte le nom.

28 D. Gricourt et D. Hollard, *Les jumeaux divins dans le festiaire celtique*, 2017, pp. 68-74.

29 *Ibidem.*, pp. 134 et 142.



Un autre site armoricain peut sans doute être joint au dossier, celui du cheval blanc de Bossac³⁰. Il se rencontrait à Saint-Just (Ille-et-Vilaine) sur les landes de Cojoux où sont de célèbres alignements mégalithiques mais surtout, trois kilomètres plus au nord, dans les prés de l'Antouchais et sur la butte de Perdrilais. Il ne fallait surtout pas l'enfourcher car il précipitait le téméraire dans les eaux froides des marais de Bossac qui semblent avoir été compris comme une entrée des enfers. Le nom de Saint-Just rappelle le surnom donné à sainte Reine (sainte Juste) et celui de Bossac s'oppose à celui de Bosné, à un bon kilomètre en amont, au pied des landes de Cojoux.

30 B. Robreau, art. cit., 2011, pp. 32-34.

Les marais de Bossac (commune de Bruc-sur-Aff) où un cheval vagabond précipitait ses malheureux cavaliers (d'après Géoportail).

Les alignements mégalithiques de la lande de Cojoux (commune de Saint-Just) d'orientation solsticiale (d'après Géoportail).



Nous sommes en pays gallo où le français l'a emporté tardivement sur le breton et la microtoponymie a bien pu jouer sur l'opposition beau nez/beau sac ou bosse-nez/bosse-sac pour enregistrer une légende locale. Aurions-nous affaire à une variante du mythe du chevalier rouge dévalant les deux kilomètres séparant les landes de Saint-Just (alt. 70 m) jusqu'au marais de Bossac (alt. 30 m) ? Deux indices pourraient nous inciter à croire à une fonction mémorisatrice de la toponymie, d'abord le nom de Pont Rougeau, hameau voisin de Bossac et qui pourrait bien s'être appliqué autrefois au pont de Bossac, surtout le fait que Bossac est une ancienne baronnie dont le siège (une ancienne motte circulaire autrefois cernée de fossés en eau) se trouvait en limite des paroisses de Saint-Just et de Pipriac mais sur celle de Bruc-sur-Aff. Or si Bruc est le plus souvent interprété par le gaulois *brucus* (« bruyère »), on pourrait aussi songer à un jeu de mots avec le gaulois *brocos* qui signifie « blaireau ». En contexte mythologique, il n'est pas sûr que la microtoponymie n'obéisse pas davantage

aux lois de l'étymologie populaire plutôt qu'à celles de l'étymologie scientifique (*bos-* est probablement à rapprocher du latin *bosc-us*, « bois, bosquet ») et c'est par le jeu du blaireau dans le sac qu'une cavalière rouge et royale choisit son époux. La documentation ne donne aucune date préférentielle pour la rencontre du cheval de Bossac, mais sa présence près de l'alignement mégalithique de Cojoux n'est sans doute pas neutre. Les trois files de menhirs sont alignées sur le coucher du solstice d'été (ou le lever du solstice d'hiver). Et une des légendes françaises les plus fréquentes concernant les mégalithes et autres pierres virantes veut que les pierres viennent boire ou se baigner à la rivière (ou la fontaine ou la mer) une fois par an durant la messe de minuit.

(à suivre)



Effronté cheval blanc percheron (cl. B. Robreau)